

Trois jours en automne

Pak Wan-seo

Traduit du coréen par
Benjamin Joinau et Lee Jeong-soon

L'Atelier des Cahiers
Paris / Séoul

Pak Wan-seo est née en 1931 dans un village désormais en Corée du Nord. Elle commence des études de littérature à l'université nationale de Séoul, interrompues par la guerre de Corée qui va diviser sa famille : son frère cadet est tué, sa mère et son frère aîné emmenés de force au Nord. Elle ne fait ses débuts comme écrivain qu'assez tardivement, avec la sortie en 1970 de son premier ouvrage, *L'Arbre nu*. Par la suite, elle a accumulé les prix littéraires les plus prestigieux : en 1981, le prix Yi Sang récompense *Les Piquets de ma mère*, un récit poignant d'une jeune fille et de sa mère dans le Séoul de l'après-guerre. Elle recevra encore les prix Korean Literature Award en 1990 et Dong-in en 1994. Pak Wan-seo est décédée en 2011 des suites d'un cancer.

En une quinzaine de romans et une centaine de textes courts, elle a construit une œuvre exigeante, portant un regard sans complaisance sur la société coréenne contemporaine. Auteur engagé critiquant âprement le sort réservé aux femmes en Corée et la classe moyenne dans son ensemble, elle ne tombe pourtant pas dans les pièges du roman à thèse. Une empathie teintée d'humour apporte aux personnages une épaisseur existentielle tout en évitant l'humanisme béat ou le cynisme. Ses textes, complexes dans leur propos derrière l'apparente fluidité du récit, se lisent à plusieurs niveaux, et quoique très ancrés dans la réalité historique et sociale coréenne, ils possèdent une dimension universelle qui les rend inoubliables.

Parmi ses œuvres les plus connues : *Les Piquets de ma mère* (1981, publié en français), *Cet hiver était vraiment doux* (1983), *Est-il toujours en train de rêver ?* (1989), *Illusion* (1990), *Hors les murs* (1992). Ce dernier récit autobiographique s'est vendu en Corée du Sud à 1,5 million d'exemplaires et a été publié en français par l'Atelier des Cahiers (Littératures Poche, 2016).

Trois jours en automne

Plus que trois jours

Il ne reste plus que trois jours.

Dehors, c'est l'automne. Par la fenêtre exposée au sud, la lumière se déverse tous les jours un peu plus profondément dans la pièce. Le fauteuil de velours placé près de cette fenêtre est d'une douce couleur de cendre. Si on caresse le tissu dans le sens opposé à la trame, il prend une légère teinte vert pois. Au début, il avait une profonde couleur d'armoise. Ce siège est un bon à rien. Pendant trente ans, il n'a rien fait d'autre que de se déteindre en gris dans la lumière du soleil,

sans bouger d'un pouce. Depuis le début, il est là, au même endroit. Depuis le début, il est inutile.

C'était au printemps 1953, donc encore pendant la guerre. On parlait d'armistice, et Séoul avait commencé à retrouver pour de bon son animation. La population augmentait de jour en jour, pourtant le gouvernement n'était pas encore rentré d'exode. Moi, armée de mon corps de jeune fille de vingt-six ans que rien n'effrayait, j'étais revenue à la capitale toute seule afin d'y ouvrir un commerce et je m'étais mise en quête d'un local décent. Médecin débutant, je n'avais pour toute compétence professionnelle que mon petit minois qui paraissait bien plus jeune que mon âge. Avant les hostilités, j'étais sortie diplômée d'une école féminine de médecine. Pendant la guerre, je m'étais occupée, dans un hôpital de campagne, des blessés renvoyés du front. Après l'exode, j'avais aussi été employée par une de mes consœurs plus âgée. La clinique qu'elle avait ouverte en province avec son mari commençait à prospérer, quand ce dernier avait été mobilisé en tant que médecin militaire, et elle était débordée. Comme le système actuel de spécialisation n'avait pas encore été instauré, cette expérience était bien suffisante pour commencer à exercer. J'avais même le loisir de choisir la spécialité que je désirais pratiquer.

C'était avant le retour de l'exode, il y avait pléthore de bons endroits pour ouvrir son affaire, même en plein centre-ville. Je devais toutefois être avisée et penser à l'avenir. Il me valait mieux éviter de prime abord les quartiers les plus en vue, sachant que je serais chassée par les spécialistes renommés bardés de diplômes et l'explosion des loyers qui allait bientôt se produire dès le retour du gouvernement dans la capitale.

Je songeai d'abord à m'installer dans un quelconque quartier résidentiel de la périphérie, mais après avoir fait le tour de toutes les banlieues, j'arrêtai mon choix sur le local que j'occupe encore, au premier étage de la Compagnie commerciale Gyeongseong¹. À cette époque-là, il était encore situé à la limite est de Séoul. De l'autre côté de la voie de chemin de fer, on se trouvait immédiatement dans l'arrondissement de Yangju dont l'odeur de graisse vous piquait le nez. Ce magasin de matériel agricole était aussi rustique que le paysage environnant, qui jurait terriblement avec le nom vieillot de « Compagnie commerciale Gyeongseong » écrit en caractères chinois sur son enseigne. Cependant, pour les paysans de la région de Yangju, qui sortaient

¹ Ancien nom de Séoul donné par l'occupant japonais durant la période coloniale (1910-1945).

de chez eux avant le lever du jour en tirant leur char à bœuf pour aller vendre leur bois le plus tôt possible au marché, ce nom suffisait à leur donner le sentiment réconfortant qu'ils étaient bien arrivés à Séoul, et plus que de raffinement, il était chargé d'une espèce de connotation affective.

Quand le vieux de l'agence immobilière du quartier m'avait fait visiter le premier étage inoccupé de ce magasin, une enseigne portant le nom de « Studio photographique Gyeongseong » y était encore accrochée. Après que le photographe qui le louait avait été porté disparu pendant la guerre, le studio abandonné avait été pillé de tout ce qui pouvait avoir une utilité, et il était alors devenu un véritable champ de bataille où les enfants du quartier venaient s'amuser. La cloison ainsi que la porte qui séparaient le studio de prise de vue et le coin cuisine gisaient sur le sol, le tissu opaque qui avait revêtu la chambre noire s'était transformé en une serpillière en lambeaux, la porte donnant sur les escaliers avait totalement disparu et il n'y avait pas un carreau intact aux fenêtres. Au milieu d'une telle désolation, le luxueux fauteuil de velours était empreint d'une noblesse exotique, tout comme un prince de conte de fées pris en otage par une tribu de barbares.

Je ne m'en suis rendu compte que plus tard : ce fauteuil était d'un luxe si outrancier que, même en dehors de ce chaos, il aurait pu être déplacé n'importe où. Ce n'était pas un siège installé là pour s'y reposer ni pour s'accorder au reste du mobilier, il ne servait qu'à prendre des photos. Dans les studios, on peut voir nombre de ces clichés démodés où une personne est assise sur une chaise, tandis qu'à ses côtés se tient quelqu'un d'autre debout ou, comme dans le cas des photos d'identité, le sujet droit comme un I pose une main légère sur le dossier d'un fauteuil vide. Ou encore, à l'occasion des cents jours d'un premier fils, on aura eu besoin, pour tirer le portrait du charmant bambin nu comme un ver, d'un siège élégant et confortable où il puisse se tenir droit tout seul. Ce fauteuil avait dû être fabriqué spécialement pour cela. Avec son dossier très élevé qu'entourait un cadre de bois sculpté de phénix, et ses deux bras en forme de dragon jaillissant, il était d'une incroyable somptuosité. Déconcertée, je restais sans voix au milieu de la confusion de cet appartement dévasté.

Le vieux de l'agence avait dû déduire de mon silence que ce local me plaisait. En redescendant, il me dit sur un ton plein d'assurance qu'il trouverait un arrangement avec

le propriétaire afin de régler à mon avantage les questions financières concernant les charges et les frais de rénovation. Le propriétaire, monsieur Hwang, possédait déjà à l'époque, comme c'est toujours le cas, la Compagnie commerciale Gyeongseong. Restée seule dans l'appartement, je fus soudain prise de la même curiosité qu'un enfant laissé seul à la maison dont le cœur bat la chamade à l'idée de revêtir les habits des adultes, et je m'assis furtivement dans le fauteuil. Déjà à cette époque, il était près de la fenêtre ouvrant sur le sud.

De l'autre côté de la rue, ce qui est désormais un complexe d'appartements était une école agricole que l'armée américaine utilisait comme caserne. Dans la vaste cour de récréation jouxtant le terrain d'expérimentation, d'innombrables baraques de tôle ondulée avaient poussé comme des champignons, et des soldats de la police militaire coiffés de casques gardaient la porte principale. On se rendait bien compte au premier coup d'œil que c'était une banlieue paumée, et pourtant, justement grâce à la présence de cette caserne, j'avais le sentiment que ce quartier avait un avenir. Pour une raison inexplicée, la désolation ambiante n'apparaissait pas très pure. Ce lieu était teinté d'un étrange air de débauche.